



**HAL**  
open science

## Fragilité

Nicolas Adell

► **To cite this version:**

Nicolas Adell. Fragilité. *Etnográfica: Revista do Centro de Estudos de Antropologia Social*, 2022, Número especial, pp.107-112. 10.4000/etnografica.12718 . halshs-04237907

**HAL Id: halshs-04237907**

**<https://shs.hal.science/halshs-04237907>**

Submitted on 15 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

etnográfica

## Etnográfica

Revista do Centro em Rede de Investigação em Antropologia

Número especial | 2022  
Número especial

---

## Fragilité

Nicolas Adell

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etnografica/12718>

DOI : [10.4000/etnografica.12718](https://doi.org/10.4000/etnografica.12718)

ISSN : 2182-2891

### Éditeur

Centro em Rede de Investigação em Antropologia

### Édition imprimée

Pagination : 107-112

ISSN : 0873-6561

### Référence électronique

Nicolas Adell, « Fragilité », *Etnográfica* [En ligne], Número especial | 2022, mis en ligne le 22 décembre 2022, consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etnografica/12718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etnografica.12718>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International - CC BY-NC 4.0  
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>



Nicolas



ADELLA GOMES

24 mars 2015

Signe de reconnaissance entre un ethnologue et une communauté d'acteurs.  
Verre à pied sérigraphié, 2015.  
Source: Photographie de Cyril Isnart (2022).

## ◆ Fragilité

*Nicolas Adell*

Université de Toulouse – Jean Jaurès

LISST – Centre d'Anthropologie Sociale, France

**L**e 24 mars 2015, le directeur du Musée du Compagnonnage de Tours m'a remis, sans cérémonie – “Tenez! Un petit cadeau de notre part pour vous remercier” –, un verre à pied personnalisé. Je me souviens très bien de la sensation procurée par la façon tout à la fois attentionnée et nonchalante avec laquelle on me l'a remis, par l'écart qu'il y avait entre l'informel du moment et ce que ce geste et cet objet contenaient.

Dans ces communautés initiatiques de métiers artisanaux que l'on trouve en France, en Allemagne, en Suisse et en Belgique principalement, on pratique beaucoup, et depuis longtemps, le “remerciement”. C'était en premier lieu un dispositif rituel par lequel un compagnon quittait la communauté en étant “en règle” vis-à-vis d'elle et ayant particulièrement bien incarné son état de compagnon: il avait participé à la vie collective, s'était battu pour défendre les couleurs de son métier, avait raisonnablement trouvé l'ordre public et joué quelques tours aux anciens et aux ouvriers sédentaires, lui qui est un itinérant. Mais il faut savoir “faire une fin” comme le disaient alors les compagnons, devenir soi-même sédentaire, installer son atelier et quitter ainsi la communauté des compagnons itinérants. Puis, l'institution compagnonnique s'est profondément transformée dans le courant du XIX<sup>ème</sup> siècle en développant l'idéal du “compagnon pour la vie”. Pour autant, on n'a pas cessé de “remercier”, mais la fonction du rite a changé. Il s'est désormais agi de signaler par ce geste l'attachement particulièrement fort de quelques compagnons à l'institution en raison d'actes exceptionnels (une prouesse technique qui honore le compagnonnage, l'écriture d'un texte ou d'une chanson emblématique, etc.) ou de la longévité de la participation à la vie collective, même longtemps après la fin de sa période d'itinérance.

Remercier était donc une pratique réservée pour dessiner à l'intérieur du collectif un état des relations et des attachements pour des membres dont les activités pouvaient donner lieu à un relâchement de l'attention au groupe

et de la participation à la vie collective. En aucun cas, on n'adressait alors de "remerciement" au monde extra-compagnonnique vis-à-vis duquel on affectait plutôt de marquer, voire de surjouer, l'étanchéité de ses frontières. Ce qui ne signifiait pas l'absence de relations ou la relation conflictuelle (en compagnonnage comme ailleurs, on ne se bat qu'avec des proches), mais l'on optait pour une séparation claire des registres, des modes d'adresse, des façons de faire. Aussi, quand il s'est agi de "remercier" le grand avocat, Antoine-Pierre Berryer, qui plaïda la cause des ouvriers charpentiers, et des compagnons en particulier, à l'occasion des grandes grèves de 1845, on façonna pour lui un grand chef-d'œuvre – nommé "le Berryer" – qui lui fut "offert" mais resta aux mains des compagnons pour lesquels il constitue encore aujourd'hui un lieu de mémoire et objet patrimonial fort. Attaché au plus emblématique des objets compagnonniques – le grand chef-d'œuvre –, son nom a ainsi pu pénétrer les maisons et les mémoires de compagnons. Exceptionnelle et symbolique entorse à la séparation des mondes qu'instituaient les compagnons.

Le monde s'est cependant complexifié et le compagnonnage a trouvé à s'imbriquer de multiples façons avec lui tant par des assemblages administratifs et juridiques (par des conventions avec l'État lui permettant de délivrer des diplômes professionnels) que par des dispositifs culturels et scientifiques donnant naissance à des musées du compagnonnage, à des savants et des experts "profanes" mais attachés fortement à l'institution. Ces rouages hétéroclites, élaborés de façon dispersée au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, ont donné corps à un ensemble neuf d'acteurs qui ne sont ni des membres de la communauté compagnonnique ni véritablement des "Autres" comme les autres. Ils remplissent une fonction sociale de liaison, d'explicitation et d'interface préservant ainsi l'idée d'une frontière tout en la rendant acceptable dans un monde où l'idée de "communauté" peut référer la menace, l'enfermement et le sectarisme.

Cette prise de conscience de l'existence de fait de cette catégorie d'individus s'est manifestée dans le compagnonnage par une qualification neuve: le "renard éclairé", soit l'individu qui connaît le compagnonnage de l'intérieur mais qui n'est pas à l'intérieur, en référence au "renard", surnom donné à ceux qui n'étaient pas encore compagnons mais pouvaient le devenir ou imitaient les comportements des compagnons. Ces "renards éclairés", les compagnons y tiennent mais ils ne peuvent pas les "remercier", et encore moins les initier (ils perdraient l'extériorité qui les qualifie et les rend utiles). Aussi, façonne-t-on d'autres liens: on assiste à leurs conférences, on les lit, on les sollicite pour des conseils. Pas à pas, une sorte de pacte ethnographique, fait d'informations échangées, d'écoute mutuelle et de services, tend à se mettre en place au travers de moments de partage ethnographique fondé sur des conversations et des ajustements permanents où rien n'est joué *a priori* et où le pacte tacite peut toujours être perturbé par des attentes déçues, des surprises, des manquements, mais aussi des joies imprévues. Le pacte est l'inévitable tendance

rationalisante et rigidifiante de ce que le partage laisse dans un état d'incertitude, de flottement et d'imprévisible. Ni moi ni les compagnons n'échappons à la tentation du devenir-pacte de la relation qui sécurise et rassure; ni les compagnons ni moi ne la souhaitons vraiment. Le verre, c'est le signe fort du partage (et non du pacte) dans le monde compagnonique.

Il n'y a donc pas de place pour un "remerciement" ou pour un cadeau dans cette relation. Or, c'est un cadeau qu'on me fait, qui pourrait paraître comme l'exact envers du don de l'ethnologue aux indigènes en situation coloniale. Mais ce n'est pas tout à fait cela. Car ce n'est pas vraiment un "indigène" qui donne. C'est le directeur d'un musée, soit un autre "renard éclairé". Cadeau indirect qui préserve mon statut et, en quelque sorte, l'entretient.

En effet, il s'agit d'un cadeau offert comme contre-don: c'est "pour vous remercier". Mais de quoi? De la connaissance "juste" produite sur le compagnonnage sans doute, mais peut-être plus précisément de l'écriture d'un dossier de candidature pour la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO, écriture considérée probablement comme un "cadeau" puisque j'avais renoncé à percevoir l'argent que l'on m'avait proposé pour cela. N'ai-je pas dès lors "forcé" l'échange et appelé le contre-don effectivement reçu?

Mais il y a plus. C'est un cadeau donné par un "renard éclairé" mais c'est bien un cadeau compagnonique. Les symboles du compagnonnage gravés – le compas et l'équerre entrecroisés – sont là pour le rappeler. Ils enserrent deux cœurs liés et associés à une phrase, un peu énigmatique: "La chaîne qui doit servir à lier tous les cœurs". À n'en pas douter, il s'agit d'un cadeau pour initiés. La phrase est issue d'une chanson bien connue des compagnons, "Les fils de la Vierge", qui n'est chantée qu'en une occasion précise, celle d'un rituel d'unité qu'on appelle la Chaîne d'Alliance et qui consiste en une ronde faite par les compagnons qui se tiennent l'un l'autre les bras croisés de façon à signifier des maillons.

Dans la chanson, la chaîne métaphorique est traitée comme un véritable objet qu'il faut construire, "tisser" en l'occurrence, à l'image des rubans de soie ou de velours – les "couleurs" – qui sont des emblèmes personnels des compagnons indiquant leur état et leur mode d'attachement au groupe. Il revenait traditionnellement aux ouvriers tisseurs-ferrandiniers de fabriquer ces "couleurs"; des tisseurs que l'on a longtemps gardés aux portes du compagnonnage en leur interdisant l'accès alors même qu'ils produisaient l'un des outils les plus emblématiques de l'attachement compagnonique. Peut-être voyait-on quelque équivalence entre la position des tisseurs et la mienne, faite d'un mélange d'étroite proximité et de nécessaire distance. Ces derniers ont fini par intégrer le compagnonnage, non sans beaucoup de conflits. Mais on ne savait pas alors gérer de façon pacifiée ces corps intermédiaires. Les choses sont différentes aujourd'hui.

Mais un autre message est encore délivré. La chanson déclame donc ces liens qui unissent les cœurs comme “fils de la Vierge”. C’est une expression qui désigne, en français, ces toiles d’araignée invisibles dans les jardins ou les champs mais que la rosée du matin fait parfois apercevoir. L’on indique ainsi l’extrême fragilité du lien, comme peut-être celle du verre, qui peut signifier le partage et la fragilité. C’est donc un lien, celui qui m’unit aux compagnons, qui s’entretient, auquel on doit veiller, auquel il faut être attentif et même attentionné. C’est un lien qui n’est fait qu’en partie d’échanges, mais avant tout de soins, d’attentions communes, de façons de faire ensemble qui solidifient la relation sans rigidifier.

Le 24 mars 2015, je ne m’en souviens pas. Je n’en ai pas gardé d’autres traces que celle de ce verre. Je me souviens de l’émotion, du geste discret avec lequel on me l’a tendu, mais pas de ce jour, pas de l’événement associé (y en avait-il un?). Ce jour-là, je n’étais pas là. Ou plutôt j’y étais mais je ne sais plus aujourd’hui à quoi “y” fait référence: Paris? Tours? Ce verre ne suscite pas en moi “d’édifice immense du souvenir” comme dit Proust. Il n’est ni ma madeleine de Tante Léonie ni les pavés de la place Saint-Marc à Venise. Peut-être parce qu’il ne se mange pas ou ne fait pas trébucher. Peut-être qu’il est trop un objet pour cela, ou qu’il est trop “écrit”. Je ne sais pas. Mais j’aime à penser qu’il s’agit d’un autre phénomène. Ce verre, à l’instar d’autres objets, n’est sans doute pas fait pour des plongées grandioses dans le passé, mais davantage pour animer du présent, épisodiquement, discrètement. Aujourd’hui encore j’y fais attention, j’en prends soin sans cependant le mettre sous vitrine; je ne l’expose pas. Il est avec mes verres. Je peux m’en servir mais je m’en sers peu. Il est disponible mais, comme on dit, a “peu servi”. Je crois que je le trouve vraiment fragile, non qu’il le soit forcément ou plus qu’un autre mais, je le comprends à présent, parce qu’il réfère la fragilité.

Longtemps frustré par cette perte de mémoire, j’y vois à présent le symptôme exact de ce que ce cadeau représente: un lien fort mais faiblement encadré, une trace non prisonnière d’un événement, une mémoire non fixée à des souvenirs. Il exprime l’idée du partage et du lien sans besoin de la référence ou en gardant dans la brume les références. C’est “pour vous remercier”. De quoi? On ne le dit pas et il me faut le deviner. Parce que ce n’est pas important; parce qu’il ne s’agit ni de solder les comptes ni de clôturer un pacte, mais de donner à toucher un insaisissable esprit de partage.

